

ment national et le trop confondu avec le fénelianisme et les menées sectaires.

La résurrection conservatrice et chrétienne de l'Irlande serait une force et une épée de plus pour la France et l'Eglise à l'étranger, et une entrave complète à une politique anti-française à Londres.

L'armée compte, ainsi que la marine, une proportion très grande de catholiques Irlandais; le sentiment est tel que, même à l'heure qu'il est, tout concert avec la Prusse contre la France devient très difficile.

Il est question d'une grande démonstration nationale et catholique dans la ville de Wexford, le mois prochain, et on s'attend à des discours importants de la part des députés qui s'y réuniront, à la rencontre de sir Georges Bowyer et de M. O'Clery, les représentants du comté de Wexford, l'un des plus influents de l'Irlande.

Il n'est pas besoin que je montre combien il importe, au point de vue français, de ne pas se tromper sur la nature du mouvement. Il me suffit de dire que les journaux fénelianes de l'Irlande et de l'Amérique ont attaqué les chefs du parti du *Home Rule* avec un acharnement très explicable pour nous. Ils savent que le mouvement est en bonnes et solides mains, et qu'il ne fera pas l'affaire des Etats-Unis de l'Europe, ni de l'Internationale. Il est à espérer que les catholiques anglais sauront le comprendre à temps.

Impuissants, malgré leur haute position sociale, à lutter contre le nombre, c'est vers l'Irlande qu'ils doivent se retourner pour la reconstruction du catholicisme dans l'empire britannique.

Il ne s'agit de rien moins qu'une nouvelle puissance chrétienne qu'il faut relever; une puissance qui, par ses classes ouvrières formera non-seulement en Irlande, mais dans toutes les grandes villes anglaises, le contre-poids à la Révolution.

L'Irlandais est, de sa nature, conservateur, il ne l'est jamais plus que par contraste aux habitants protestants ou plutôt athées des villes ouvrières. Son influence électorale est toujours employée en faveur de la religion et de l'enseignement confessionnel, la pierre de touche, ici comme ailleurs, des opinions et des tendances.

Du reste, les noms de M. Butt, de sir Georges Bowyer, de M. M. Kurl, O'Clery, Sullivan, et les autres chefs reconnus du parti du *Home Rule* et du gouvernement autonomiste, sont les meilleures garanties de son programme. C'est celui d'O'Connell, avec quelques modifications administratives qu'ont nécessitées les circonstances changées depuis la demande de l'abrogation de l'union législative de 1801.

L'Irlandais ne réclame rien de nouveau ni de subversif. Au contraire, l'entente entre les deux pays en recevait une nouvelle consécration, et tous les gens de bien commentent à le reconnaître.

UN CATHOLIQUE ANGLAIS.

Roubaix-Tourcoing

ET LE NORD DE LA FRANCE

Voici le discours prononcé hier sur la tombe de M. Henri Leurent par M. Jourdain-Desfontaines, membre du tribunal de commerce de Tourcoing :

Messieurs,

L'immense concours d'amis, de concitoyens, d'étrangers même qui sont venus jusqu'au bord de cette tombe accompagner la dépouille mortelle de Monsieur Henri Leurent, président du tribunal de commerce de cette ville, ne parle-t-il pas de lui-même et ne fait-il pas l'éloge de celui que nous venons de perdre, mieux que toutes les paroles qui pourraient sortir de ma bouche ?

Le silence ne conviendrait-il pas mieux à l'homme qui, toute sa vie, s'enveloppa de modestie et d'humilité ?... Peut-être.

Et cependant le deuil est si grand dans nos cœurs, que c'est en quelque sorte un soulagement pour nous que de pouvoir ex-

pression dans un dernier adieu l'immensité de notre perte.

La mort, dit-on, Messieurs, frappe souvent en aveugle : Nous, chrétiens, nous ne le croyons pas; nous savons qu'elle est l'instrument de la providence, et si la carrière de l'homme juste est courte, c'est que la vie terrestre n'est qu'une épreuve et que la récompense est là-haut !

Il a passé en faisant le bien, Dieu trouva sans doute sa part de mérite assez grande. Voilà pourquoi l'homme que nous regrettons a été enlevé si tôt et d'une façon si inattendue, à son épouse, à sa nombreuse famille qu'il édifiait de ses vertus, à ses concitoyens qu'il aimait, aux pauvres à qui il se dévouait, à notre tribunal dont il fut le fondateur, et dont il sera toujours le modèle.

La foi, la charité, le travail, l'amour vrai de la famille; telles furent les grandes vertus qui distinguèrent sa vie si courte et si remplie.

Chef d'une industrie importante, qu'il sut faire prospérer, il ne se laissa cependant jamais absorber par le soin de ses intérêts commerciaux au point d'oublier qu'élever dans de nobles sentiments et dans les principes du bien, les enfants qu'il avait reçus de Dieu, n'était pas pour lui l'accessoire.

Et tout en travaillant activement à leur constituer un patrimoine il sut aussi, de concert avec sa digne épouse, leur donner l'éducation forte qui fait un jour des hommes utiles à leur pays, des mères de famille que l'on vénère.

Il s'était dit qu'il ne suffit pas de laisser à ses enfants un nom digne et honorable (et, certes, sous ce rapport, peu de familles seraient mieux douées); qu'il ne fallait pas aussi de leur donner l'exemple de ses vertus; il voulut leur rendre facile la pratique du devoir, en leur en indiquant lui-même les principes.

Il le fit avec zèle, avec patience, avec amour, et le fit parce qu'il était un père chrétien; mais il savait aussi que c'était rendre service à son pays, que de préparer les éléments de familles où le respect de l'autorité ne serait pas un vain mot; il apportait sa pierre à la reconstruction de l'édifice social dont la famille est la seule et indispensable base.

Puis, sentant qu'il avait dans son cœur des aspirations nobles, des élans généreux qui s'engageaient à travailler au bien dans une sphère plus étendue, il pensa naturellement à cette autre famille qui s'appelle « les pauvres » et il les adopta.

Membre de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, il en devenait bientôt ici le vice-président, et le renom de son intelligente charité se répandait au dehors de la ville, il fut appelé, dans les conseils particuliers de cette œuvre, à en devenir l'un des principaux directeurs.

L'œuvre des écoles d'Orient, chargée de rallumer le flambeau à qui nous empruntons nous-mêmes autrui la lumière, jeta les yeux sur lui et en fit son délégué parmi nous.

Président de l'œuvre du couchage des pauvres, membre du comité catholique, il fit enfin longtemps partie de la commission des hospices, et il en serait resté sans doute toujours l'un des plus dévoués et des plus utiles administrateurs, si le suffrage de ses concitoyens n'était venu troubler cette vie si modeste et si laborieuse, et faire de Monsieur H. Leurent le fondateur et le président du tribunal de commerce.

Quand il fut en effet question de fonder un tribunal et que nous nous demandâmes qui nous appellerions à ce poste d'honneur et de confiance, tous les regards se dirigèrent sur M. Henri Leurent, son nom fut sur toutes les lèvres.

Pourquoi cette unanimité, Messieurs, dans vos désirs et dans votre choix ? Il ne recherchait cependant pas les honneurs, et plusieurs d'entre vous savent combien durent être pressantes et répétées les démarches qui lui furent faites pour le décider à sortir de sa vie humble et recueillie. Il déclina d'abord ses fonctions qu'il trouvait

leur méthode ne fut point parfaite, tout le monde les écoutait avec plaisir, et plus que personne, le jeune mélomane à qui était réservée, ce soir-là, le soin de les accompagner. Depuis longtemps, le baron de Brunnenberg regardait Mariuccia de la façon la plus sentimentale; mais, jusqu'à ce jour, le bel Anglais Frank Leslie avait eu le don de plaire à Mariuccia beaucoup plus que le baron, et, par cette raison, elle avait toujours témoigné quelque froideur à celui-ci. Cependant, depuis la soirée du Vésuve, il était évident que Leslie n'avait plus une pensée, plus un regard, à peine une parole, à adresser à une autre qu'à Stella. (Qu'en pensait-elle ? je me le demandais en observant son air parfois pensif, et différent d'habitude.) Quoiqu'il en fût, Mariuccia en avait tiré pour son compte une conclusion personnelle et pratique.

Leslie ne songeait point à elle, il fallait donc se résigner, et songer elle-même à un autre. Cette résignation valut au baron des sourires tels qu'il n'en avait jamais obtenus; en sorte que lui aussi devint rayonnant, et que le groupe qui entourait le piano présentait l'aspect de la satisfaction la plus complète. J'approuvais, en regardant leurs visages souriants et en entendant leurs voix animées et joyeuses, une sensation de surprise. Il me semblait être séparée d'eux par une grille fermée à clef qui ne permettait de les voir et de les entendre, mais qui m'empêchait absolument de les approcher et de partager leur animation joyeuse. « Bonheur... gaieté... espoir... toutes choses finies pour moi ! » me disais-je. Néanmoins, j'accomplissais tout ce que j'avais à faire, et je parvenais à paraître aux autres fort peu différente de ce que j'étais à

l'ordinaire.

Enfin tout le monde fut réuni, et lorsque chacun eut pris sa place et que tous les yeux furent dirigés vers l'estrade, je m'emparai d'Angiolina et je l'emmenai avec moi dans l'embrasement d'une fenêtre. Là, je m'assis à une place où j'étais à moitié cachée, et je pris l'enfant sur mes genoux. Non-seulement le contact de cette adorable petite créature était toujours pour moi doux et calmant, mais elle avait un étrange et précoce instinct du beau qui m'intéressait et me faisait toujours chercher à l'observer lorsqu'elle entendait de la musique ou des vers, dont le rythme caressait son oreille même quand les mots n'avaient point de sens pour elle.

Mais surtout j'étais à la regarder lorsque c'était sa mère qui les récitait, à suivre le regard animé et brillant de ses yeux bleus, et l'expression émue de sa bouche enfantine !... En ce moment je la serrai dans mes bras, et il me sembla que le trouble de mon cœur s'apaisait en l'embrassant !

Le baron joua d'abord, en forme d'ouverture, un morceau de Mendelssohn qui disposa l'auditoire à être attentif; puis, après un instant de silence Gilbert parut. Il était d'une pâleur extrême, et semblait faire un violent effort pour surmonter une grande souffrance morale ou physique. Cela était si visible, qu'il dut imaginer une excuse et réclamer l'indulgence de l'auditoire pour un mal de tête vrai ou faux. Mais, au bout d'un instant, sa voix se raffermant, l'orateur se réveilla en lui, et son regard devint ce qu'il était toujours lorsqu'il parlait ainsi en public, imposant, brillant et profond, plus que dans la simplicité de son expression ordinaire. Quelles furent ses premières pa-

rols ? Je ne saurais le dire. Trop de souvenirs m'assaillirent à la fois lorsque je le vis ainsi sur cette estrade, comme au jour de notre rencontre à l'hôtel de Kergy. Je songeai à ce que j'étais dans ce moment-là, à ce que je pensais, à ce que j'espérais alors, à tous les changements survenus depuis; à la bizarre coïncidence qui le replaçait ainsi devant mes yeux, dans ce jour d'adieu, comme dans ce premier jour ! Mon attention fut toutefois bientôt ramenée vers les paroles de l'orateur par le murmure approbateur et bientôt enthousiaste qui les accueillait. Parler du Vésuve à Naples, et à des Napolitains, et les intéresser ! c'était cependant un tour de force, et il l'accomplir; et, avec cette promptitude intelligente du talent qui caractérise ceux à qui il s'adressait, la difficulté qu'il parvenait à vaincre fut appréciée, et des applaudissements vifs et spontanés l'interrompaient à chaque instant, tandis qu'il mêlait ensemble la poésie, l'art et l'histoire avec une originalité et une grâce qui ne permettaient à aucune apparence de pédanterie d'aller le charme de cette érudition profonde et facile. Mais lorsqu'enfin il en vint au récit, qu'il s'était chargé de faire, de notre récente excursion, et qu'il commença par la description de ce lieu où nous avions regardé ensemble l'éruption, je ne pus m'empêcher de tressaillir : il me sembla que ses yeux m'avaient discerné dans le coin où je m'étais cachée. Lorsqu'il ajouta qu'il avait éprouvé, en présence de ce spectacle, une de ces émotions dont le souvenir ne peut plus s'effacer, quelle que soit la durée de la vie, j'inclinai mon visage sur la tête blonde d'Angiolina, comme si tout le monde avait pu comprendre le double sens de ces paroles, et

Saint-Pierre et 15,000 des souscriptions reçues par la *Semaine religieuse*. Cette somme, ajoutée à celle dont le diocèse avait fait don en 1874, fait monter les offrandes au chiffre de 387 mille francs.

Ainsi, nous pouvons avoir la certitude qu'en 1874, les sommes envoyées au Saint-Père par le diocèse s'élevèrent à plus de 400,000 fr.

C'est un chiffre qui témoigne de la vénération et de l'amour que les fideles de nos contrées ressentent pour le vicaire de Jésus-Christ persécuté, spolié et confiné dans son palais du Vatican. La générosité des catholiques ne doit-elle pas dépasser l'avidité et l'acharnement des spoliateurs ?

Monsieur l'abbé Pingrenon nous prie de témoigner ici sa reconnaissance aux personnes qui ont bien voulu lui remettre des objets pour ses loteries, et lui permettre ainsi de soutenir une œuvre bien nécessaire.

Le défaut de temps l'ayant empêché de visiter la plus grande partie des personnes auxquelles il avait adressé sa circulaire, il prie celles qui auraient pu disposer quelques objets de les faire déposer au Collège, d'où ils lui seront envoyés.

Hier matin a eu lieu une éclipse de soleil qui a été visible à Roubaix.

L'éclipse a commencé à 9 heures 17 minutes; la lune, passant devant le soleil, arriva à cacher le tiers environ de son diamètre. A 10 heures 21, sa plus grande phase était obtenue, et à 11 heures 30 tout était terminé; la lune avait complètement disparu, absorbée par l'intensité de la lumière du soleil, et l'on ne pouvait plus la distinguer qu'à l'aide de télescopes spéciaux.

Le docteur homéopathe SOENENS vient à Roubaix (Hôtel Ferraille) et à Tourcoing (Hôtel du Cygne, le mardi et le samedi de chaque semaine.

Etat-civil de Roubaix.

DÉCLARATIONS DE NAISSANCES DU 10 OCTOBRE. — Paul Blondiau, rue de l'Espérance. — Sophie Toutlemonde, rue du Lutembourg. — Clémentine Moulart, au Pile. — Sophie Moulart, au Pile. — Edouard Chavel, rue du Parc. — Henri Ingelbert, rue du Pile. — Hubert Delic, rue d'Archimède. — Hélène Allmeersch, rue d'Alms.

MARIAGES DU 10 OCTOBRE. — Eloi Dornier, 42 ans, mécanicien, et Nathalie Bryche, 28 ans, servante. — Victor Dequamps, 26 ans, garçon brasseur, et Nathalie Vandenberghe, 29 ans, tailleur. — Henri Delerue, 34 ans, employé de commerce, et Marie Selosse, 22 ans, sans profession. — Henri Hasbrouck, 28 ans, employé à la caisse commerciale, et Marie Dubarq, 20 ans, sans profession.

DÉCLARATIONS DE DÉCÈS DU 10 OCTOBRE. — Aimard Fontaine, 9 mois, rue des Fossés. — Joseph Cateau, 18 ans, marchand de journaux, rue Turgot. — Isabelle De Meerschman, 1 an, rue du Ballon. — Isabelle Desbarbieux, 35 ans, ménagère, à l'Hôpital. — Anne Gallart, 41 ans, ménagère, rue Jacquart. — Sophie Houste, 30 ans, ménagère, rue du Bois. — Marie Focquet, 50 ans, ménagère, rue de France. — Adélaïde Bonnavé, 57 ans, sans profession, rue du Chemin de Fer.

LETTRES MORTUAIRES ET D'ORBIT — Imprimerie Alfred Reboux. — Avis gravés dans les deux éditions du Journal de Roubaix.

CONVOI FUNÈBRE

Les amis et connaissances de la famille VANDERMAR-LIERE MORELLE, qui par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de Dame MARIE HENRIETTE MORELLE, épouse de M. CAMILLE VANDERMARLIERE, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et d'assister au convoi et service solennels qui auront lieu le lundi 12 courant, à 9 heures 1/2, en l'église Saint-Martin.

Le convoi sera célébré le même jour, à 4 heures 3/4, à la maison mortuaire, Grand'Rue, 25. 6991

CONVOI FUNÈBRE

Les amis et connaissances de la famille CROMBE-BONA-NAVE, qui par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de Dame ADELÈSE JOSEPH BONA-NAVE, décédée à Roubaix, le 10 octobre 1874, dans sa cinquante-huitième année, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et d'assister à la messe de convoi qui aura lieu le lundi 12 courant, à 9 heures, aux vigiles le même jour à 4 heures et demi et au convoi et service solennels qui seront célébrés le mardi 13 courant à neuf heures et demi en l'église Notre-Dame.

L'assemblée à la maison mortuaire, rue du Chemin de Fer, 1.

OBIT SOLENNEL

Un obit solennel sera célébré le lundi 12 octobre 1874, à 9 heures 1/2, en l'église Saint-Martin, pour le repos de l'âme de Monsieur MARTIN-LOUIS-JOSEPH-EDOUARD CORNILLE, époux de Dame N. FLORIN, décédé à Roubaix, le 2 octobre 1873, à l'âge de 52 ans.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Cours public de Chimie

Lundi 12 octobre, à 8 heures du soir. Introduction au cours de chimie industrielle; exposition et démonstration expérimentale des principes de la chimie moderne. NOTA. — La connaissance des principes est tout-à-fait nécessaire pour bien comprendre la suite du cours.

Faits Divers

— Les Pères Jésuites de la rue des Pêches, à Paris, ont fourni cette année à l'école militaire de Saint-Cyr, quatre-vingt-dix-neuf élèves, parmi lesquels huit sur les dix premiers.

— Ils ont en outre fait entrer à l'École polytechnique 35 de leurs élèves.

— La bronzage de la Colonne. — La colonne de la Grande Armée étant, comme on a pu le constater, entièrement restaurée à cette heure, sauf, bien entendu, en ce qui concerne le couronnement et la statue, on songe à lui rendre son aspect définitif. A cet effet, des ouvriers sont occupés depuis deux jours à nettoyer tous les bas-reliefs de bronze qui se développent dans la hauteur du fût. Voici quelques notes sur cette série d'opérations, qui a été commencée de haut en bas, et qui est déjà très avancée :

On brosse à sec les plus petits interstices des sujets de chaque tour du bas-relief. On lave ensuite par les procédés ordinaires, et des ouvriers en bronze viennent lui donner le lustre nécessaire. Chaque tour du bas-relief est enduit de la patine, d'une mixture brune du procédé Houdry, et dont la base est composée d'agents conservateurs et pré-servatifs. Cet enduit s'applique comme une cire, et à l'aide d'une brosse on lui donne une surface parfaitement luisante. Quand elle aura subi toute cette toilette, la colonne apparaîtra de la couleur marron foncé à

pendant quelques instants je n'entendis plus que le battement de mon cœur.

Tout à coup, l'enfant se retourna vivement vers moi, et, me touchant le visage de sa petite main, pour me rendre attentif :

— Ecoute, écoute, me dit-elle toute joyeuse, ce qu'il dit de maman ! Alors, en effet, tout le reste s'effaça pour un instant, et je fus toute à la jouissance d'entendre la courageuse action de Stella racontée dans ce noble et incomparable langage dont Gilbert avait le secret. Les applaudissements éclatèrent de toutes parts, et j'allais y joindre les miens, lorsque mes regards furent attirés et fixés d'une façon imprévue... d'une façon semblable à l'éblouissement d'un de ces éclairs qui, même lorsque le ciel est tout en feu, se détachent des autres par un éclat plus terrible.

Lando avait imaginé de placer sur l'estrade des arbustes et des fleurs destinés à cacher aux yeux des spectateurs ceux qui devaient prendre part à la séance, tant que leur tour n'était pas venu de parler. Stella se trouvait ainsi cachée pour tout le monde; mais, de la place où je m'étais mise, elle ne l'était point pour moi; et je pouvais à son nez la voir distinctement et observer chaque un de ses mouvements; je fus surprise et bientôt saisie de l'effet que produisaient sur elle les paroles qu'elle écoutait. Ce n'était pas de l'attention, ce n'était pas de l'intérêt; c'était une émotion palpante; c'était un bouleversement de tous ses traits, bouleversement tel, que je crus qu'elle allait s'évanouir.

(à suivre).